

François-Xavier Courrèges
A Refusal to vanish

Projet ayant bénéficié de l'aide au développement d'une recherche artistique du Cnap en 2010.
Recherche menée à Beyrouth en 2011 et 2012 qui a abouti à la réalisation de l'installation vidéo
Anamnèse.



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video

Depuis les années 2000, par la vidéo, la photographie et le collage, je mets en scène mes émotions. Mes premiers travaux évoquaient notamment les affects, le sentiment amoureux et ses états afférents. S'intéressant au trajet qui mène de la vie à la mort, ces travaux portaient sur le temps qui passe, la fragilité, la dégradation et la disparition des êtres et des choses.

À travers l'allégorie et la métaphore, entre histoire personnelle et histoire collective, il s'agit d'inventer des modes de représentation qui touchent au réel par leur délicatesse même, et de créer des univers cohérents et enveloppants, portés par des ressorts mélancoliques, entretenus par l'attente et la possible évolution des états, des statuts, des sentiments et des perceptions.

Le projet *A Refusal to vanish* aspirait à poursuivre cette démarche, à l'échelle d'une ville meurtrie en mutation, Beyrouth, en ajoutant un rapport de ces émotions au passé.

Marqué dès le plus jeune âge par le récit quotidien à la télévision et à la radio de la guerre civile du Liban (1975-1990), ému par les images de destruction que les conflits produisaient, j'ai eu le désir d'entreprendre un travail «anamnestique».

Dans l'Antiquité, les Grecs distinguaient deux types de mémoire : la mémoire à proprement dite, le versant statique, qui repose sur la conservation et la transmission du passé, et l'anamnèse, le versant dynamique, qui consiste à l'évocation du passé dans les expériences du présent, et dont le but est de l'y inscrire et non pas de l'y circonscrire.

À travers l'anamnèse, il ne s'agit pas de restituer une image parfaite d'un passé bien conservé mais de lui laisser le vague souvenir avec ses ambiguïtés et ses imperfections, faire irruption dans le présent pour lui donner un sens et de relier un passé à l'expérience des émotions vécues au présent.

Beyrouth, qui a été au coeur d'une intense guerre civile de 1975 à 1990 et qui a survécu à des années de conflit, a été surnommée « la ville qui refuse de disparaître ».

La reconstruction a transformé la capitale du Liban en un gigantesque chantier. Le centre-ville a été entièrement reconstruit sous l'impulsion de Rafic Hariri. Ambitieux et tourné vers l'avenir, ce projet de reconstruction a fait table rase du passé et a effacé toute trace de cette partie douloureuse de l'histoire de ce pays.

Dans les quartiers autour du centre-ville, de nombreux vestiges de la guerre subsistent. Les rues sont jalonnées d'évènements marquants en réminiscence : des ruines, des façades criblées d'impacts de balles et des maisons abandonnées forment un paysage urbain dentelé, altéré, décomposé. Ces lieux portent en eux le tragique souvenir du conflit.

Dans ce contexte, on cherche à oublier, on résiste, l'espoir inspire une renaissance, on est animé par le désir de ressusciter.

Lors du conflit avec Israël en 2006, la partie sud de la ville a été bombardée. Des quartiers, bâtiments, infrastructures et voies d'accès ont été détruits. Leur reconstruction et leur modernisation ont duré des années. Depuis ces dernières décennies, la ville connaît une importante mutation.

La reconstruction n'en finit pas de se prolonger avec l'accélération du processus de gentrification, une gentrification signifiant la destruction de nombreux bâtiments anciens. Dans une logique néolibérale et pour des raisons de conflit d'intérêt politique, économique et social, construire est pratiquement devenu synonyme de détruire.

Dans une perspective de rentabilité, détruire permet de reconstruire plus de mètres carrés en hauteur car la valeur foncière est celle du terrain, valeur qui n'a de cesse d'augmenter. Protégés par des lois, les anciens loyers sont maintenus à des montants dérisoires, et aucun dispositif fiscal n'a été mis en place pour encourager un propriétaire à restaurer ou entretenir un bâti voué

de ce fait à la dégradation. De plus, les maisons, conçues à l'origine pour des familles, sont souvent laissées vacantes par la diaspora libanaise et sont sujettes à des indivisions complexes dont la seule issue de sortie est la vente.

Avec ou sans autorisation, la plupart de ces destructions se déroulent sur quelques jours, parfois sur quelques heures seulement. Suscitant la polémique, il est quasiment impossible de savoir à l'avance ce qui va être détruit. Par la suite, les terrains peuvent rester de longs mois en friche et sont souvent utilisés comme parking avant que des projets immobiliers commencent à sortir de terre.

L'association *Save Beirut Heritage* dénonce régulièrement cette triste réalité. Elle mène un véritable combat pour la défense et la protection du patrimoine architectural de la ville et s'est donnée pour mission d'alerter et sensibiliser les pouvoirs publics, la presse et l'opinion publique pour interrompre ces destructions. La plupart du temps, son action permet de gagner du temps mais n'empêche pas bon nombre de démolitions.

Dans un contexte géopolitique particulièrement tendu et au-delà des enjeux économiques qui engendrent la disparition progressive du patrimoine architectural beyrouthin, il m'a été difficile de ne pas établir de correspondances entre cette pulsion excessive de construire, détruire, reconstruire, en vain, et notre condition absurde d'être mortel.

Mes différentes explorations et investigations m'ont amené à filmer la démolition intégrale d'une maison traditionnelle des années 1920 située dans le quartier d'Achrafieh. Nichée dans une rue étroite, elle a dû être détruite en différentes phases pour des raisons de sécurité.

N'ayant disposé que de maigres informations, j'ai dû improviser le tournage sans équipe et avec un matériel réduit. Caméra au poing, je me suis rendu sur le chantier chaque jour pendant un mois et demi pour suivre toutes les étapes de la destruction.

Au fil des semaines, la maison s'est écroulée sous les coups de masse et de bulldozer, « orchestrés » par un groupe d'ouvriers, pour disparaître dans un nuage de poussière.

Ces gestes précis d'anéantissement rappellent des mouvements chorégraphiques et s'apparentent, au fond, à une figure de l'existence.

Cette analogie est mise en relief dans le montage des images vidéo. Elle est renforcée par la musicalité des sons de cette destruction et de son environnement : coups, éboulements, vrombissement des machines, voix, klaxons etc...

Anamnèse est une installation composée de trois pistes vidéo diffusées simultanément. Le dispositif consiste en une triple projection où les trois sources audio s'additionnent. La durée est de 20 minutes.

En approfondissant la question du souvenir et de l'oubli, en interrogeant la présence du passé dans les expériences du présent, *Anamnèse* montre la destruction et la disparition d'une mémoire. Des séquences de vues d'intérieurs de maisons abandonnées et de sites autour du chantier s'insèrent graduellement dans la narration comme autant de traces de la vie passée qui subsistent dans les ruines.

Anamnèse a été présentée pour la première fois dans l'exposition *La Disparition des lucioles* de la Collection Lambert qui s'est tenue en 2014 dans l'ancienne Prison Sainte-Anne d'Avignon.

LIBAN

Un immeuble des années 20 vit ses derniers jours à Achrafieh en dépit de sa valeur architecturale



La façade du bâtiment condamné, délabrée mais belle et toujours majestueuse.

OLJ

13/06/2011

L'une après l'autre, les anciennes demeures de Beyrouth qui donnent à certains quartiers de la capitale tout leur charme sont en train de tomber sous les coups des bulldozers, dans l'indifférence officielle générale.

Devenu le quartier de prédilection des promoteurs immobiliers, Achrafieh résiste difficilement à l'assaut des tours en béton, qui effacent progressivement son patrimoine architecturale et dénaturent son tissu social. En dépit des promesses faites au niveau officiel, les permis de démolition continuent d'être facilement octroyés, sans évaluation préalable de la valeur architecturale des demeures condamnées.

Tout près du supermarché Spinneys à Achrafieh, une vieille maison de deux étages ne paie pas de mine. Au fil des ans, la façade ocre de ce bâtiment des années 20, couleur caractérisant de nombreuses maisons traditionnelles, a viré au marron noirâtre à cause de la fumée qui se dégage des pots d'échappement des voitures. Elle se noie dans le vieux décor de la ruelle passante, composée de plusieurs bâtiments du même genre, beaux mais en piteux état, témoins tranquilles de l'histoire du quartier.

Depuis vendredi, cependant, dans le quartier, on ne parle que de ce bâtiment. Les bulldozers ne sont pas encore là, mais les klaxons des voitures couvrent mal le bruit des marteaux qui se déchaînent contre les murs intérieurs. Les vieux volets et portes sont arrachés et servent de balise qui retient la bâche verte couvrant toute la façade. Le processus de démolition a commencé.

Save Beirut Heritage, l'association de jeunes Achrafiotes qui milite pour préserver les quelques maisons anciennes qui restent encore, a alerté les autorités et relancé le ministère de la Culture dès qu'elle a appris que le rapport donné par le comité spécialisé, formé d'architectes et de représentants de la Direction générale des antiquités, en a autorisé la destruction en précisant que « le bâtiment a perdu sa valeur historique », en dépit des voûtes en pierre du rez-de-chaussée. Peine perdue.

Les jeunes militants qui ont pris contact avec la DGA pour tenter de sauver le bâtiment ont eu l'immense surprise de découvrir que les membres du comité n'en avaient pas inspecté l'intérieur et qu'ils ignoraient la présence des voûtes. Une déléguée de cette direction a visité les lieux et reconnu sa valeur architecturale « puisque les voûtes en pierre sont la base de toute maison traditionnelle libanaise ». Mais l'affaire s'est arrêtée là. La décision du comité est restée la même.

Le bâtiment Art déco vit ses derniers jours. Ses voisins ne vont pas tarder à subir le même sort. Le propriétaire d'une chaîne de supermarchés a acquis l'immeuble d'en face, une bâtisse de trois étages avec une magnifique façade, et entend, dit-on, le démolir pour construire un hypermarché dès que ses démêlés avec les locataires prendront fin.

Article au sujet de la destruction de la maison filmée, paru dans le quotidien libanais *L'Orient Le Jour* le 13 juin 2011



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video



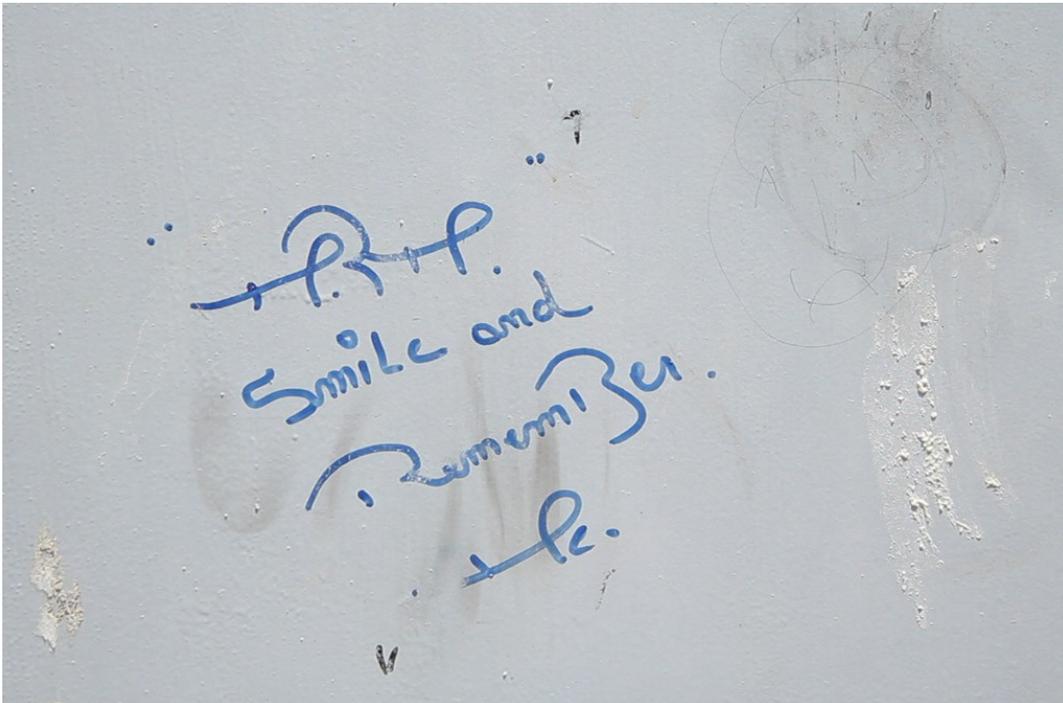
Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video



Anamnèse (2011-2014), still video